

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

DISCOURS

DE

M. MORIZOT-THIBAULT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

A L'OCCASION DE LA MORT

DE

M. HENRI WELSCHINGER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du samedi 8 novembre 1919.

---

MESSIEURS,

La mort vient de nous ravir Henri Welschinger. Elle nous l'a pris tout d'un coup, sans nous avertir. Chez d'autres, elle s'annonce par les lentes défaillances d'une vieillesse précoce. Il était, lui, resté jeune sous le poids des ans, avec un pas alerte, un esprit vigoureux et toujours en éveil, une intuition rapide et un cœur vibrant. Son allure décidée, ses yeux brillants lui donnaient une apparence belliqueuse sous laquelle il se révélait le plus

INSTITUT  
1919. — 19.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165781

pacifique des hommes. Cette exubérance n'était que l'effet d'une conviction ardente et sincère comme sa gaieté coutumière était la révélation d'une conscience sans reproche.

Il était né le 2 février 1846, à Muttersholtz dans le département du Bas-Rhin. Après avoir fait quelques études primaires à Strasbourg, il était venu à Paris achever son instruction au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, où il remporta de beaux succès dans les branches de la littérature et de l'histoire. Dès 1867 il fut attaché aux archives du Corps Législatif, poste de début, effacé en apparence mais qu'il sut rehausser par la conscience du devoir et la supériorité d'une belle intelligence, ce qui, le mettant à même de remplir mieux ses fonctions, l'éleva encore fort au-dessus d'elles. Voyez-le. Le voilà perdu dans un coin de la Chambre, mais combien attentif aux scènes qui se déroulent sous ses yeux ! C'est là qu'aboutissent ou se préparent les grands événements dont il s'efforce de démêler la trame, c'est là qu'agissent les acteurs dont il tente de pénétrer les desseins. Rentré chez lui, il rédige ses notes. Pendant les cinquante années qu'il fut attaché à nos Assemblées, il a suivi, sans lassitude et avec la même attention, le grand spectacle de notre vie parlementaire. Il y vit les derniers temps de l'Empire personnel et les débuts de l'Empire libéral. Il était là, le cœur serré, au jour de la déclaration de guerre; il y pleura en silence au vote du traité de paix. Archiviste à l'Assemblée Nationale, il assista à la renaissance soudaine du pays qui éveilla ses premières espérances. Appelé, en 1876, comme chef du

service des procès-verbaux au Sénat, il entra dans une région plus calme, mais où il sentit le contre-coup des durs combats que se livraient les partis; il y gémit des scandales et s'affligea des luttes antireligieuses pleines de tristesse à la vue des hommes qui, tout entiers à leurs convoitises, oubliaient jusqu'aux intérêts de la patrie. Seul, le soir, dans le calme du cabinet, élevé au-dessus des passions et dominé par le seul amour du pays, ce fonctionnaire jugeait ses maîtres. Ce n'est pas qu'il fût vindicatif et implacable, car il était bon, étant de ces hommes qui, n'ayant rien souillé ni rien trahi, ont gardé cette noble candeur qui les ramène toujours à l'indulgence. Cependant son indignation grondait quelquefois. Un jour qu'il m'annonçait l'intention de reprendre et de fondre ses notes pour publier ses souvenirs parlementaires, il prit cette grosse voix que vous connaissiez bien : « Que n'ai-je, me dit-il, le fouet de Tacite ! » Et, citant le vieux proverbe alsacien : « Les petits larrons, disait le cordier, on les pend. Les grands, on les laisse courir en paix. S'il en était autrement, comme je vendrais plus de cordes ! » Puis, comme désarmé, il finissait par un bon et franc éclat de rire.

La mort a glacé la main qui devait faire ce livre. Welschinger n'en laisse pas moins une abondante moisson. Dès sa première jeunesse, l'histoire l'avait attiré. Il l'a cultivée avec cette probité scientifique et cette compétence qui sont les meilleurs guides du savant. Vous l'avez vu à l'œuvre, mes chers Confrères. Travailleur inlassable, il cherche partout le document avec une constante opiniâtreté. Il ne retient que le véridique et le décompose dans ses éléments les plus simples, n'ayant d'autre souci

que la vérité. Comme il nargue — et avec raison — l'impartialité prétendue de ces historiens allemands qui, dans le dessein d'exalter la foi patriotique, traitent la science comme une servante docile qu'ils font travailler à leurs desseins. Lui ne comprenait que cette impartialité sereine en dehors de laquelle un historien se déshonorera toujours.

A cela Welschinger joignait un cœur ardent plein de pitié pour le malheureux et le faible et rempli d'une saine indignation contre l'injustice du fort. Il est des auteurs qui se défendent d'apprécier les faits qu'ils exposent, dans la crainte de paraître manquer, en entrant dans le domaine de la politique ou de la morale, à leur impartialité d'historien. D'autres vont plus loin et se taisent, moins encore par crainte que par devoir, pensant que les faits sociaux, comme les phénomènes physiques, sont régis par une sorte de déterminisme exclusif de la morale et de la liberté. Arrière ces théories timides ou fallacieuses qui se courbent devant la tyrannie d'un ambitieux ou la conquête injuste d'une nation de proie ! Welschinger s'indignait à la pensée de s'incliner devant l'iniquité victorieuse. La liberté et la justice existent pour les peuples comme pour les individus ; pour les hommes, comme pour les nations, la vertu n'est pas un vain mot. Protester sans trêve, au nom de la conscience humaine, contre tous les crimes semblait donc à notre confrère un second devoir de l'historien naturellement lié au culte de la vérité dans l'enseignement moral qui doit inspirer la conduite des peuples.

C'est pourquoi, dans l'œuvre considérable qu'il nous laisse, il cherche les despotes ou les victimes comme pour,

dans un contraste frappant, citer les uns devant le tribunal de l'opinion et signaler les autres à la pitié publique. Relisez, par exemple, parmi ses nombreux ouvrages, la *Censure sous le premier Empire*, *Bismarck*, le *Duc d'Enghien*, le *Divorce de Napoléon*, le *Maréchal Ney*, le *Roi de Rome*, les *Martyrs de Septembre* et vous répéterez ce qu'il disait lui-même d'un autre livre : « Quand le souffle spiritualiste l'enveloppe de toutes parts, il élève, purifie et rassénère les âmes. Nous avons besoin de ces livres qui célèbrent, avec tant de conviction et d'ardeur, les plus nobles instincts et les plus mâles vertus. »

Il croyait à l'évolution naturelle de l'humanité vers une justice plus parfaite à travers les défaillances du temps présent. Cette conviction résultait non seulement de l'observation des temps passés mais surtout de sa foi religieuse, de sa croyance à un Dieu clément, ordonnateur des voies mystérieuses de l'univers et qui conduit les hommes au bien par les justes compensations du sacrifice. C'est par là qu'il ne douta jamais du retour de nos provinces perdues. Seul ou dans ses conversations, avec sa plaie au cœur, sa pensée allait aux souvenirs de son enfance écoulée dans la vieille cité de Kléber. Il revoyait la place d'armes, premier témoin de ses jeux, la promenade de Broglie, l'ancien Contades, la Robertsau, la droguerie du *Serpent* dirigée par Himly, le parent de notre confrère, avec son immense boa qui l'effrayait par ses dimensions énormes et sa gueule béante et toutes ces vieilles maisons ventruées qui le regardaient passer de leurs yeux multiples. Les Allemands en avaient jeté bas un grand nombre qu'ils avaient remplacées par des édifices gigantesques d'un style préten-

lieux et faux et il répétait le mot de Louis-Auguste Himly : « Ils ont voulu germaniser le sol, puisqu'ils n'ont pu germaniser les âmes. » Et avec une conviction tenace, il attendait l'heure du retour. Quelques-uns de vous se souviennent encore d'une conférence qu'il fit, en 1912, à la Société de géographie sur le *Général Uhrich et le siège de Strasbourg*. Il citait, à la fin, les derniers mots du livre du général : « Dieu veuille que le jour de la justice et du retour au sein de la France se lève pour les Alsaciens ! Qu'ils aient donc la patience de l'attendre ! » Et Welschinger ajoutait : « La Prusse, vous le savez, a attendu soixante-quatre ans la revanche d'Iéna. Quarante-deux ans sont passés depuis 1870... Il nous reste encore vingt-deux ans... Laissez-moi espérer, Dieu aidant, que la France n'attendra pas jusque-là. »

Deux ans après, la Providence marquait l'heure. Welschinger offrit son fils. Oh ! je m'en souviens bien. J'avais aussi, au même régiment, donné le mien. Dans les conjonctures les plus sombres, au milieu de nos angoisses communes, confiant en la justice immanente, il crut toujours à la victoire. Et, lorsqu'elle vint, il pleura. Et, toujours animé de son patriotisme ardent, « maintenant, disait-il à notre dernière séance publique, aimons-nous, unissons-nous. Renonçons à jamais aux vieilles querelles des temps passés... Écoutons ceux qui sont tombés si fièrement pour la Patrie. Et laissez-moi crier dans cette heure d'allégresse : Debout les vivants, debout ! »

Ce furent ses paroles suprêmes. Maintenant il dort son dernier sommeil dans le petit cimetière de Viroflay où nous l'avons conduit avant-hier, dans la chute des feuilles

par un jour pluvieux et froid. Le temps s'était mis à l'unisson de nos âmes dans le regret que nous éprouvions d'avoir perdu un historien éminent, un excellent confrère, et moi un très bon ami.